
Mouvements et reconnaissances : circulations résidentielles et gouvernement de la parenté à Santiago

Movements and recognitions: residential circulations and kinship government in Santiago

Consuelo Araos



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etnografica/9507>

DOI : 10.4000/etnografica.9507

ISSN : 2182-2891

Éditeur

Centro em Rede de Investigação em Antropologia

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2020

Pagination : 725-748

ISSN : 0873-6561

Référence électronique

Consuelo Araos, « Mouvements et reconnaissances : circulations résidentielles et gouvernement de la parenté à Santiago », *Etnográfica* [En ligne], vol. 24 (3) | 2020, mis en ligne le 31 octobre 2020, consulté le 02 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etnografica/9507> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etnografica.9507>



Etnográfica is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International License.

Mouvements et reconnaissances : circulations résidentielles et gouvernement de la parenté à Santiago

Consuelo Araos

L'enquête ethnographique que j'ai menée entre 2006 et 2015 auprès de groupes familiaux issus de divers milieux socioéconomiques à Santiago a révélé l'importance des rapports d'interdépendance résidentielle de la parenté en milieu urbain, par la formation de « configurations de maisons ». En critiquant l'approche dominante du recensement, j'interroge les modes de la circulation résidentielle à l'intérieur de telles configurations, tels qu'ils sont interprétés et signifient du point de vue indigène. Par l'analyse de deux cas ethnographiques, je montre que les circulations quotidiennes entre maisons ne sont pas seulement des « faits » résultant de problèmes pratiques ou des conditions démographiques, économiques ou urbaines de base, comme mis en avant par la littérature. Du point de vue natif, la direction, la fréquence et les modalités des déplacements résidentiels sont interprétés comme des « gestes » qui activent un langage de reconnaissance intersubjective, en configurant des formes plus symétriques ou plus asymétriques d'interdépendance entre maisons.

MOTS-CLÉS : parenté pratique, configuration de maisons, proximité résidentielle, reconnaissance, intersubjectivité, milieu urbain.

Movements and recognitions: residential circulations and kinship government in Santiago ♦ The ethnographic survey that I conducted between 2006 and 2015 with family groups from various socioeconomic backgrounds in Santiago revealed the importance of relationships of residential kinship in urban areas, through the formation of "configuration of houses". By criticizing the dominant approach centered on objective measures, I question the patterns of residential circulations within such configurations as they are interpreted and mean from the native point of view. By analyzing two ethnographic cases, I show that daily circulations between houses is not just "facts" resulting from practical problems or demographic, economic or urban conditions. From a native point of view, the direction, frequency and modalities of residential movements are "gestures" that activate a language of intersubjective recognition, by configuring more symmetrical or more asymmetrical forms of interdependence between houses.

KEYWORDS: practical kinship, configuration of houses, residential proximity, recognition, intersubjectivity, urban environment.

ARAOS, Consuelo (consuelo.araos@gmail.com) – École Normale Supérieure de Paris, France ; Institut de Sociologie, Pontificia Universidad Católica de Chile, Chile.

INTRODUCTION

Entre 2006 et 2015, j'ai mené une enquête ethnographique auprès de familles issues de milieux socioéconomiques hétérogènes à Santiago, capitale du Chili.¹ Celle-ci a révélé la persistance, centralité et transversalité des rapports d'interdépendance résidentielle au sein de la parenté élargie dans ce contexte urbain. En phase avec d'autres recherches (Bonvalet 2003 ; Cosacov 2017 ; Firth, Hubert et Forge 1970 ; Gollac 2003 ; Lomnitz 1977 ; Marcelin 1999 ; Pfirsch 2009 ; Willmott et Young 1957), ce constat contribue à la mise en cause des hypothèses de la modernisation prônant une tendance à l'atomisation résidentielle des familles nucléaires accompagnant les processus d'urbanisation et d'industrialisation (Parsons et Bales 1955 ; Ruggles 2007).

Sur le terrain, j'ai notamment identifié la formation de *clusters* résidentiels familiaux,² c'est-à-dire des noyaux familiaux issus d'un groupe bilatéral de descendance d'au moins trois générations habitant à proximité les uns des autres ou ayant des rapports de face à face fréquents entre ses membres.³ Si en termes de distance géographiquement mesurable, la proximité était variable – allant de quelques mètres à quelques kilomètres –, dans tous les cas cette distance pouvait être parcourue au quotidien utilisant des moyens de mobilité variables – marche, voiture, vélo, transports en commun. La coprésence quotidienne s'exprimait dans la perception indigène de vivre « à côté » [*al lado*] et/ou « ensemble » [*juntos*], même lorsque les individus n'habitaient pas dans la même maison.⁴ Ainsi, c'est par les pratiques de coprésence, et non par la proximité géographique tout court, que les expériences constitutives de la vie domestique des individus deviennent substantivement imbriquées (Bender 1967 ; Carsten 2004 ; Sahlin 2011). La tâche de restituer l'unité

1 L'auteur remercie Pascal Mulet, Amélie Grysole et Thomas Cortado pour les précieux commentaires aux versions précédentes du manuscrit, et à David Simbsler pour sa généreuse relecture de la version finale.

2 Globalement, mon terrain comprend plus d'une quarantaine de « cas », chacun correspondant à un *cluster* ou grappe de noyaux familiaux apparentés habitant à une distance parcourable au quotidien. Le terrain a consisté notamment en la réalisation d'entretiens ethnographiques (Beaud et Weber 2010 ; Gúber 2001 ; Pizarro 2014) individuels ou collectifs. Dans une bonne partie des cas, j'ai pu échanger avec plusieurs membres du groupe de parenté et, dans certains cas, les recontacter à plusieurs reprises pendant toute la durée de l'enquête (2006-2015). Au total, j'ai pu mener 93 entretiens auprès de 123 personnes adultes.

3 Larissa de Lomnitz a décrit la « grande famille tri-générationnelle » comme l'unité basique de solidarité familiale propre du système de parenté dans le Mexique urbain, dans tous les milieux socioéconomiques. Elle suggère l'hypothèse que ce modèle serait aussi présent dans une bonne partie de l'Amérique Latine, du monde hispanique et méditerranéen (Lomnitz et Lizaaur 1986).

4 Pour cet article, je mets les catégories indigènes traduites en français entre guillemets et, dans certains cas, leur version originale en espagnol entre crochets et en italique (par exemple, « à côté » [*al lado*]). Les catégories d'analyse non indigènes sont mises entre guillemets mais non en italique (par exemple, « configurations »). Tout mot non français présent dans le texte est mis en italique (par exemple, *clusters*).

de ces *dwelling environments* (Ingold 2000) spécifiques exige par conséquent de reconstruire les rapports entre l'ensemble des maisons qui « participent les unes des autres » (Marcelin 1999 ; Pina-Cabral 2014).

Des configurations de maisons

En s'inspirant de la notion de « configuration sociale » de Norbert Elias (1991), plusieurs auteurs ont récemment convergé vers la conceptualisation de ce type d'habitat en termes de « configurations résidentielles » (Pfirsich 2009), « configurations familiales » (Widmer et Jallinoja 2008) ou « configurations de maisons » (Marcelin 1999 ; Motta 2014). De manière générale, cette approche configurationnelle permet de dépasser les limites de la catégorie dominante du *household* pour rendre compte du phénomène résidentiel (Bender 1967 ; Laslett 1972 ; Yanagisako 1979 ; Bonvalet 2003). Plus spécifiquement, le concept de configuration met l'accent sur les rapports d'interdépendance entre unités différenciables, le caractère processuel de tels rapports et leur inscription dans une dynamique relationnelle en constante tension et risque de dissolution.

Mon propre travail sur les proximités résidentielles familiales à Santiago s'inscrit dans une continuité étroite avec cette perspective configurationnelle, en ajoutant les apports de l'anthropologie contemporaine de la maison.⁵ Selon celle-ci, l'espace résidentiel (« maison », *house*, *casa*) n'est pas conçu comme objet, mais comme procès qui co-participe de la genèse des rapports de parenté et de l'ontogénèse personnelle (Carsten et Hugh-Jones 1995 ; Ingold 2000). L'accent n'est pas mis sur la résidence comme fixation de la demeure, mais comme mouvement : circulation, mobilité et déplacement ne sont plus considérés comme des aspects secondaires, accidentels et transitoires par rapport à la stabilité, pour définir ce qu'est la résidence, mais comme étant constitutifs de celle-ci (Cosacov 2017 ; Dureau, Giroud et Lévy 2016 ; Guedes 2014).

Dans cet article, je m'intéresse à l'analyse d'une des dimensions constitutives de la dynamique des configurations résidentielles familiales observées à Santiago, à savoir les modes de la circulation des individus entre les maisons interdépendantes. Qui va chez qui ? Quels sont les individus qui se déplacent et ceux qui ne se déplacent pas ? Vers quels lieux se déplace-t-on, vers lesquels ne se déplace-t-on pas ? Quelles modalités prennent ces déplacements ? Autour de quel type de rapports et d'échanges se structurent-ils ?

LES CIRCULATIONS COMME DES FAITS OU COMME DES GESTES

En revenant sur mes entretiens, j'ai remarqué que lorsque je m'intéressais au recensement des circulations des individus entre les maisons concernées

5 Je me permets ici de reprendre l'idée avancée par Thomas Cortado dans l'article à paraître dans ce même dossier, à propos de l'émergence d'une « nouvelle anthropologie de la maison ».

– fréquence, durée, horaires, types d'échanges, entre autres –, mes interlocuteurs ajoutaient des commentaires laissant entrevoir qu'il s'agissait pour eux d'autre chose que d'une simple constatation de « faits ». Les formes que prenaient leurs propres déplacements et ceux des autres d'une maison à l'autre étaient pour eux des « gestes », c'est-à-dire des signes renvoyant à un champ linguistique ouvert à l'interprétation.

Or, lorsqu'on étudie les modalités des contacts et des circulations entre ménages apparentés en milieu urbain, on observe dans la littérature une prédominance de la logique du « recensement » : on quantifie et qualifie les contacts et déplacements à partir des critères de l'observation extérieure. Ensuite, à partir de ce recensement, on construit des typologies selon des variables comme la fréquence, les distances, les liens de parenté impliqués ou les lieux de fréquentation. Enfin, on explique la variabilité de la distribution de ces typologies par des facteurs de type structural, notamment démographiques et économiques (Bonvalet 2003 ; Crenner, Déchaux et Herpin 2000 ; Déchaux 2012 ; Dureau, Giroud et Lévy 2016 ; Leopold 2012).

Même dans les approches qualitatives et ethnographiques où la restitution des circulations entre ménages est beaucoup plus fine et dynamique que dans les approches quantitatives, on observe une tendance à surestimer les facteurs démographiques, liés notamment aux étapes du cycle de vie, ainsi que des facteurs économiques, tels que les besoins d'entraide ou les différentiels de ressources entre les ménages (Cosacov 2017 ; Gollac 2003 ; Pfirsch 2009). De manière générale, ces approches avancent l'idée que les déplacements, dans leur fréquence, directions et modalités, sont des faits résultant des conditions structurelles qui sont sous-jacentes aux rapports entre les maisons, et donc que la marge de liberté de l'action individuelle n'est que très restreinte.

Beaucoup plus marginale dans la littérature est l'approche interprétative des circulations résidentielles. Selon cette dernière, les déplacements quotidiens des individus ne sont pas que des faits moralement neutres : on les interprète, on reconstruit leur signification en attribuant des intentionnalités aux autres et à soi-même en fonction des situations contextuelles et de l'histoire relationnelle dans lesquelles ces circulations s'inscrivent. Dans cette approche je suis notamment les pistes apportées par l'anthropologue John Comerford, à partir de son étude ethnographique d'une zone rurale au Brésil. L'auteur exprime le caractère symbolique des déplacements des individus entre maisons voisines en signalant qu'elles « donnent de quoi parler » [*dão o que falar*] :

« Les déplacements habituels ou exceptionnels entre maisons voisines, ou entre maisons liées [...] perdraient une dimension centrale dans leur signification propre s'ils étaient décrits seulement comme des arrangements économiques provoqués par des transformations [...], ou comme mouvement permanent, cyclique, saisonnier [...]. Il s'agit plutôt de pratiques [indigènes]

de cartographie dynamique et polémique, dans laquelle les maisons et les modes du mouvement entre celles-ci constituent un focus d'intérêt et d'élaboration [pour les individus]. » (Comerford 2014 : 130, traduction libre du portugais)

Sur mon terrain à Santiago, il est indiscutable que les dimensions démographiques, socioéconomiques et urbaines conditionnent la morphogenèse des configurations résidentielles familiales et, par conséquent, les modalités qu'y prennent les circulations entre maisons. Il y a certainement des maisons plus grandes que d'autres, des membres de la famille plus riches et plus âgés, et tout cela est pris en compte par les individus dans l'orientation de leurs actions. Néanmoins, j'essaierai de montrer que ces conditionnements structuraux ne sont pas vécus par les individus en termes déterministes, mais évalués en fonction des marges de liberté d'action qu'ils leur permettent. Dédoublées dans ce niveau symbolique en tant que gestes, les circulations peuvent acquérir alors une certaine autonomie par rapport aux déterminants structuraux. Dès lors, les modalités selon lesquelles les déplacements des individus au sein des configurations de maisons sont retravaillés intersubjectivement par leurs membres, peuvent contribuer à créer, renforcer, nuancer ou contrecarrer les différentiels structurels existants entre maisons, mais dans un niveau symbolique spécifique, celui de la reconnaissance.

LE LANGAGE DES CIRCULATIONS ENTRE MAISONS, UN ENJEU DE RECONNAISSANCE

Dans cet article, je démontre que les modes de circulation des individus appartenant à des maisons interdépendantes participent de la construction intersubjective de la reconnaissance. Suivant Paul Ricœur, la sphère de la reconnaissance est celle où « le sujet se situe sous la tutelle d'une relation de réciprocité » quant à l'acceptation « des capacités qui modulent [le] pouvoir d'agir, [l'] *agency* » de soi et de l'autre (Ricœur 2009 : 310, traduction libre de la version en espagnol).

Il faut souligner que le contexte relationnel de mon terrain est celui de la parenté pratique (Weber 2005). C'est-à-dire, qui concerne l'imbrication constitutive des rapports entre et intra-génération, une mutualité construite et renforcée quotidiennement par la participation concrète de l'existence des uns dans l'existence des autres (Sahlins 2011) et d'appartenance réciproque (Dalmaso 2018). À un niveau, les circulations entre maisons participent significativement de la production d'une telle dépendance interpersonnelle, par les échanges domestiques et affectifs. Or, en même temps, ces échanges pratiques sont dédoublés en termes symboliques par l'activation de la distinction entre l'hôte et le convive, entre celui qui rend visite et celui qui accueille.

Recevoir et honorer le convive est une opportunité pour se montrer en tant que « maître(sse) » de sa maison. Les déplacements activent un jeu de reconnaissance qui participe significativement des processus de stratification interne aux configurations de maisons, donc de production d'asymétries ou de symétries, de renforcement ou de nuancement de la dépendance et de l'autonomie réciproques.

Ainsi, même au sein de rapports à forte dépendance interpersonnelle, il y a un domaine où il est possible d'affirmer l'autonomie de soi, une marge irréductible de liberté individuelle. C'est pour cette raison que les enquêtés accordent une grande importance à la présence ou l'absence de réciprocité des déplacements individuels entre maisons. La « systématique des mouvements » (Comerford 2014 : 107) entre maisons est ainsi productrice de « modes de gouvernement » (L'Estoile 2015) au sein des rapports de parenté, dans la mesure où la première contribue à distribuer la reconnaissance ou le déni d'une certaine autonomie et maîtrise de soi entre individus dépendants. Comme l'anthropologie de l'hospitalité l'a montré, les normes qui régulent les pratiques d'invitation, de réception et de visite sont structurées par des enjeux de reconnaissance réciproque (Candea et Col 2012) qui s'articulent autour de l'ambivalence entre pouvoir et accueil (Pitt-Rivers 2012), ce qui fait du langage de l'hospitalité des gestes politiques par excellence (Boudou 2012).

Au moyen de l'analyse de deux cas de configurations de maisons tirés de mon terrain à Santiago, cet article vise à explorer les relations entre circulations résidentielles et reconnaissance – entre systématique des mouvements et modes de gouvernement –, à partir des processus d'interprétation des déplacements en tant que gestes. Ces deux cas ont été choisis puisqu'ils constituent deux expressions exemplaires ou idéal-typiques opposées de structuration de la systématique des mouvements entre maisons interdépendantes, et donc deux styles très différents de gouvernement dans la parenté pratique. Pour chaque cas, je réalise d'abord une restitution ethnographique de la « systématique » des mouvements résidentiels en prenant en compte les conditions socioéconomiques, démographiques et urbaines qui leur sont spécifiques. Ensuite, j'approfondis les processus natifs d'interprétation de tels mouvements en termes de langage de la reconnaissance et des modes de gouvernement dans la parenté.

JACINTA ET SA MÈRE

Lors de ma première visite aux Sabalsa R., un dimanche de mars 2013, j'ai assisté à un long déjeuner familial sur la terrasse de la grande maison parentale située dans un beau quartier de Vitacura, un arrondissement traditionnel des milieux aisés de la ville. Étaient présents les parents, Guillermo Sabalsa et Carolina R., médecins spécialistes dans la soixantaine, ainsi que la grand-mère paternelle. Il y avait aussi la fratrie complète des six enfants Sabalsa R.,

cinq filles et un fils, de 25 à 35 ans environ, deux des trois beaux-enfants et l'ensemble des petits-enfants. Les enfants avaient tous suivi des études universitaires : trois des filles – Macarena, Valentina et Antonia – avaient fait médecine, Jacinta était psychologue et le fils était ingénieur, tout comme les maris de Jacinta et Macarena. En 2013, les trois aînés étaient mariés et les deux filles aînées avaient chacune deux enfants en bas âge.

Vivre « à côté »

Dans un moment de notre conversation, Teresa, l'une des filles, a mentionnée la distribution des plusieurs maisons des membres de la famille :

« Géographiquement, c'est très marrant. Si tu faisais une cartographie de tout le monde, c'est très étonnant. Car [...] mes sœurs et frère, tous ont acheté une maison à côté [*al lado*]. » [E20, 2013]

Si la description indigène parle de maisons qui se placent « à côté » les unes des autres, j'ai été surprise de constater, plus tard, que les maisons des enfants Sabalsa R. sont situées à une distance comprise entre un et trois kilomètres de la maison des parents, tel que le montre la figure 1. Cette constatation témoigne que du point de vue indigène la proximité résidentielle est loin de se réduire à la constatation d'une distance géographique donnée et objectivement mesurable. On le verra, l'expérience indigène de « vivre à côté » est plutôt fonction de la maîtrise pratique des déplacements entre maisons et des modes de structuration de tels déplacements.

Quelques jours après cet entretien collectif, j'ai rencontré chez elle l'aînée de la fratrie, Jacinta, psychologue libérale de 36 ans. Elle et son mari, ingénieur et cadre d'entreprise, avaient acheté leur maison au moment du mariage (B dans la figure 1), laquelle se trouvait à environ un kilomètre de la maison parentale (A dans la figure 1). Or, pour Jacinta cette décohabitation n'a pas impliqué une réduction des rapports quotidiens entre elle et le reste des membres de sa famille d'origine, lesquels se sont intensifiés après la naissance de son année : « Je m'en allais tous les jours chez ma mère... C'est-à-dire, j'ai eu ma fille et je me suis dit : 'je m'en vais là-bas !' ».

Jacinta partait tous les jours en voiture chez sa mère avec sa nouvelle née et y restait la plupart de la journée, ne retournant que le soir chez elle. Passés quelques mois, Jacinta a repris son travail au cabinet. Alors, elle a commencé à « déposer » [*dejar*] sa fille chez ses parents tous les jours de la semaine, en faisant plusieurs « va-et-vient » [*idas y vueltas*] dans la journée entre son cabinet et la maison parentale. De même pour sa sœur Macarena, qui avait un bébé du même âge, et plus tard avec le reste des petits-enfants des filles Sabalsa R., comme le montre cet extrait d'une conversation avec la mère, Carolina, et plusieurs des filles :

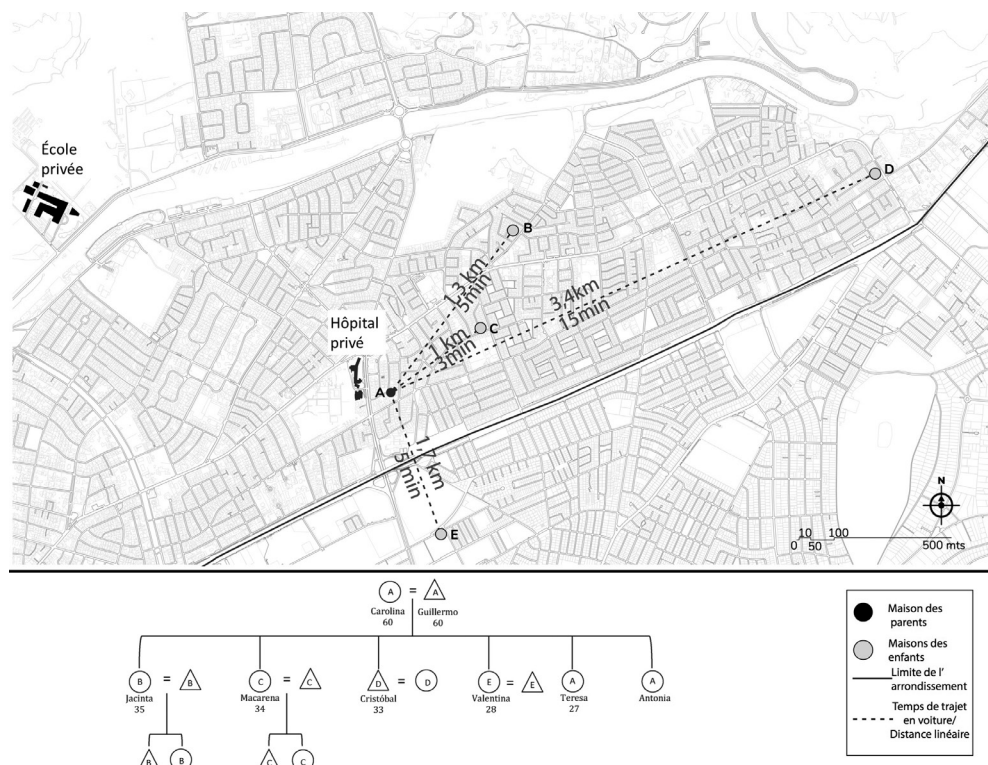


Figure 1 – Configuration de maisons des Sabalsa R. en 2013.

Source : Élaboration personnelle

« CAROLINA : Si Jacinta doit aller au cabinet, elle me dépose [*me deja*] ses enfants, parfois avec leur nounou [*nana*]. Si Macarena doit aussi aller au cabinet, elle dépose ici ses enfants.

VALENTINA : Vendredi dernier, la petite Laura [fille de Macarena] est restée jusqu'à dix heures du soir, car personne ne venait la récupérer ! Elle était en pyjama, presque endormie, car aucun de ses parents ne venait la récupérer. La maison est pleine tous les jours et toute la journée ! Regarde, je vais t'expliquer : on y amène les bébés tous les jours !

ANTONIA : Mais oui, ils sont là tous les jours ! Je ne peux pas étudier ici, car il y a au moins quatre enfants jusqu'à sept heures du soir.

CAROLINA : Mais, t'as de la chance, car les tiens, ils vont aussi y être accueillis.

TERESA : Vous, ne soyez pas jalouses, car cela va aussi être comme ça pour vous, vous aussi allez pouvoir y amener vos bébés. » [E20, 2013]

Je peux témoigner de la force avec laquelle ces pratiques de circulation quotidienne autour des petits enfants se sont ancrées au point de devenir une véritable institution. Au cours d'une autre visite que j'ai faite chez Carolina un an plus tard, un jour de semaine en novembre 2014, j'y ai retrouvé sa fille Teresa, qui s'était récemment mariée en 2013, avec son fils de dix mois. Médecin, elle travaillait dans un hôpital public dans la périphérie de Santiago, et elle avait installé un système similaire à celui de ses sœurs, sauf qu'elle pouvait plus rarement faire des allers-retours. Presque tous les jours, Teresa « déposait » son fils chez sa mère à sept heures du matin ; et puis elle ou son mari passait le récupérer à sept heures du soir. En 2014, les petits-enfants aînés étaient déjà scolarisés, et les trajets vers l'école s'étaient intégrés aux allers-retours quotidiens des mères, et aussi de la grand-mère qui les récupérait souvent. Jusqu'en 2015, l'année de mon dernier contact avec les Sabalsa R., tous les petits-enfants fréquentaient la même école, située dans le quartier de Vitacura, à une quinzaine de minutes en voiture de la maison des grands-parents, comme on peut le voir sur la figure 1. Il s'agit d'une des plus prestigieuses écoles privées de la ville, et c'est là où tous les enfants Sabalsa R. ont eux aussi étudié.

À partir des éléments précédents, on peut voir que la proximité résidentielle est faite des circulations routinières, mais aussi que celles-ci sont fortement structurées par une logique centripète. Chez les Sabalsa R., « déposer » quotidiennement les petits-enfants apparaît comme une pratique fondamentale de cette structuration, puisque la prise en charge des enfants se réalise principalement chez la grand-mère, ce qui organise à leur tour les circulations des adultes. La maison parentale est ainsi le lieu d'accueil par excellence et monopolise le vécu de la co-présence.

« *Les enfants s'élèvent dans cette maison* »

Chez les Sabalsa R., c'est la maison parentale qui occupe la place principale de la configuration résidentielle. Tout le monde se déplace chez les parents, la maison parentale est ainsi un lieu d'accueil et le centre indiscuté de la sociabilité familiale. Si la maison parentale occupe souvent la place centrale des configurations étudiées à Santiago, les Sabalsa R. constituent un cas de figure où l'intensité d'une telle force centripète n'a pas d'équivalent.

Dans le fragment d'entretien cité plus haut, Carolina disait au passage que ses filles déposaient les enfants « parfois aussi avec leur nounou [nana] ». Dans ce milieu socioéconomique il est très courant qu'y ait une nounou embauchée à temps plein dans chaque maison, ce qui est le cas pour tous les enfants Sabalsa R. Or, si leur prise en charge est déjà assurée, on peut se demander pourquoi il est alors nécessaire d'amener aussi fréquemment les petits-enfants passer la journée chez leur grand-mère. Et, à l'inverse, pourquoi les filles font accompagner leurs enfants par les nounous lorsqu'elles les déposent chez la

grand-mère, étant donné que chez Carolina travaillent déjà deux domestiques à temps plein.

Il semble que pour ces femmes, le problème de la prise en charge quotidienne de leurs enfants en bas âge ne se résout pas seulement en assurant leur garde d'un point de vue pratique, mais qu'il faut que cela ait lieu dans la maison des grands-parents maternels. Dans le dernier extrait cité, Carolina l'exprime très nettement : les petits-enfants, on les « élève [*cuida*] dans cette maison ». C'est dans la maison des grands-parents que doit se dérouler le processus en vertu duquel les petits-enfants Sabalsa R. grandissent et deviennent des personnes. C'est là où les mères, tantes, grand-mère et plusieurs nounous convergent dans un arrangement redondant de femmes qui se renforcent ou s'alternent dans l'éducation collective des petits-enfants.

L'importance de ce lieu en tant que cœur du *dwelling environment* de ces enfants est encore renforcée par un autre arrangement. Filles et mère ont organisé une véritable crèche à domicile, en embauchant pour ce faire une puéricultrice. Dans la description de Carolina :

« Les petits-enfants aînés vont maintenant à l'école. Jusqu'à l'année dernière, la crèche des deux cadets était ici, dans ma maison. Une puéricultrice y venait pendant toute l'année. Les enfants y arrivaient le matin, avec leur sac-à-dos et leur tablier, et la puéricultrice arrivait. Et à midi trente, il fallait aller récupérer les autres enfants, nous déjeunions tous ici et les enfants y passaient l'après-midi. Cette année, ils vont à l'école et à la crèche [ailleurs], mais presque tous les jours, ils viennent ici. » [E20, 2013]

La maison des grands-parents maternels est une sorte de lieu « total » pour les membres de la nouvelle génération. Même leur initiation à la socialisation scolaire y trouve sa place. Par l'installation d'une crèche à domicile, il semble que Carolina et ses filles cherchent à retarder le moment où elles devront faire sortir les petits enfants de la maison des grands-parents. En d'autres termes, elles cherchent à allonger la période pendant laquelle cette maison constitue le cœur même de leur monde quotidien, d'où ils ne sortent que pour aller dormir chez leurs parents.

« *Ma mère ne bouge pas* »

C'est durant la conversation que j'ai eu en solitaire avec Jacinta que j'ai pris conscience des implications intersubjectives de la structuration des mouvements résidentiels décrite jusqu'ici. Pour mes interlocuteurs, les circulations des uns et des autres entre les maisons ne constituent pas seulement des « faits » qui résultent de certaines conditions données, tel que la distribution des ressources financières et foncières. La systématique des mouvements est, par contre, sujette à des processus interprétatifs où les différentes caractéristiques

des circulations – fréquence, direction, qualité, entre autres – acquièrent le statut de gestes appartenant au langage de la reconnaissance réciproque et aux modes de gouvernement au sein des rapports de parenté inter et intra-générationnels. Notamment, dans le domaine des tensions entre autonomie et dépendance au sein desquels ont lieu les processus de constitution personnelle des individus.

Au milieu d'un récit où Jacinta décrivait un tableau très harmonieux de la maison de ses parents comme lieu d'une sociabilité familiale quotidienne intense – « c'est une maison délicieuse, grande, pleine de choses pour les enfants » –, elle a laissé échapper un regret :

« Mais il y a une chose. Ma mère rassemble tout le monde, mais elle ne bouge pas [*no se mueve*] de la maison. C'est-à-dire, ma mère, tu penses qu'elle vient ici ? Jamais ! Au plus, elle peut passer récupérer ou déposer un enfant, mais elle ne bouge pas. Cela a un côté mauvais, [...] car il devient plus difficile de faire foyer [*cuesta más hacer hogar*]. » [E26, 2013]

Si d'abord Jacinta met en valeur le fait que c'est sa mère qui fait le travail de « rassembler » tout le monde, elle glisse ensuite un reproche : « mais, elle ne bouge pas de la maison ». Là, il ne s'agit pas d'un simple constat des faits, car elle-même raconte que sa mère se déplace chez elle pour récupérer ou déposer les petits-enfants, ou bien pour lui amener quelque chose. Or, lors de tels déplacements, Caroline reste souvent dans la voiture, en attendant qu'on lui amène les enfants, ou bien elle n'en descend que brièvement pour les attendre devant le portail. L'expression indigène « ma mère ne bouge pas » a alors un sens plutôt symbolique, lié à l'interprétation des gestes significatifs de ces déplacements. Quand Jacinta dit que sa mère « ne bouge pas » ou qu'elle « ne vient jamais », elle veut dire que ces mouvements ne prennent jamais la forme d'une véritable « visite », c'est-à-dire où sa mère se mettrait dans la position du convive, en reconnaissant à Jacinta comme hôte la maîtrise de sa maison.

Cette idée devient très claire lorsque Jacinta se plaint du fait qu'à cause de cela, « il devient plus difficile de faire foyer » chez elle, puisqu'il y a seulement un lieu où les Sabalsa R. « font foyer » ensemble : à la maison parentale. Avec ses chambres nombreuses et confortables, son immense jardin avec terrasse et piscine, ses repas et goûters généreux et toujours prêts pour tout le monde, la maison parentale constitue le « feu » de cette configuration de maisons, ce lieu où la parenté est produite, cuisinée dans la chaleur des affects et du soin quotidien. Selon les mots de Jacinta :

« Tu y arrives et il y a un déjeuner incroyable, exquis, avec des parents trop affectueux et gentils. Il y a comme l'amour dans le fond et il y a l'enjeu

pratique d'une maison délicieuse. [...] Tout cela est trop bon et moi, j'aime beaucoup ça. » [E26 2013]

D'un côté, Jacinta interprète ses propres déplacements quotidiens vers la maison parentale comme un signe de dépendance et de soumission filiale qui l'empêche d'investir sa propre maison, ce qui lui « fait honte », comme elle le reconnaît à un moment. De l'autre, le fait que Carolina ne vient jamais chez elle est interprété par sa fille aînée comme un déni, un manque de reconnaissance qui nourrit la dépendance filiale. Ailleurs sur mon terrain, les enquêtés nommaient les maisons n'ayant pas le statut de « foyer » comme des « maisons-dortoir » [*casa-dormitorio*]. Une maison-dortoir est un lieu où l'on réalise de façon ponctuelle et entrecoupée certaines activités nécessaires à la vie domestique, notamment dormir et manger le soir, mais où n'ont pas lieu les pratiques les plus valorisées et durables de la sociabilité familiale, ces forces centripètes qui permettent à la grande famille tri-générationnelle (Lomnitz et Lizaur 1986) de « faire corps » (Bourdieu 1993). Jacinta n'utilise pas cette expression, mais elle s'applique bien à la place marginale que sa maison occupe dans la configuration résidentielle familiale.

À ce propos, il est intéressant de noter le rapport que Jacinta établit entre les modes de la circulation résidentielle, l'asymétrie du statut symbolique entre les maisons, et la dévalorisation de soi-même en tant qu'épouse et mère. La position marginale et subordonnée de sa propre maison est corrélative aux difficultés que Jacinta éprouve à transcender sa condition de fille et à se reconnaître comme épouse et mère à part entière. Jacinta relie le fait d'« aller tous les jours » chez sa mère depuis son accouchement avec les difficultés rencontrées pour créer une relation avec sa propre fille – « alors, ça m'est difficile d'être en intimité avec ma fille, toutes les deux, vois-tu ? ». Il en est de même en ce qui concerne les rapports conjugaux : « il y a le coût de l'intimité [...], de l'autonomie [...]. On a dû faire une thérapie de couple pendant un an [...] [Mon mari] me dit 'pourquoi nous devons y aller déjeuner tous les dimanches si je ne veux pas ?' » [E26, 2013]. Pour Jacinta, l'enjeu est sa capacité à construire un rapport de couple autonome et solide.

Vers la fin de notre conversation, évoquant l'avenir de sa relation avec sa propre fille, Jacinta m'a dit qu'elle voudrait faire mieux que sa mère, sans pour autant défier le « modèle » de la proximité résidentielle à trois générations :

« JACINTA : J'aimerais bien le reproduire dans une version améliorée [...], parce que c'est comme un modèle de soin des plus vulnérables, les enfants [...], les vieux. [...] Ce qu'il faut travailler, là où il faut faire très attention, le défi, c'est la question de l'autonomie. C'est-à-dire, j'aimerais [...] soutenir ma fille et aller à sa maison, pour qu'elle puisse faire foyer là-bas [pour que cela] lui coûte moins. Au fond c'est : « moi, je vais aussi là où tu es »

[*yo también voy donde tú estás*]. Je sens que cela a une connotation qui te permet de partir et de produire plus d'intimité [sans] rester exclue. » [E26, 2013]

Dans ce dernier extrait apparaît avec toute sa force l'enjeu de reconnaissance inscrit dans le geste d'aller à la maison de l'autre. En disant « moi, je vais aussi là où tu es, là où tu habites », on donne à l'autre la possibilité de se positionner en tant qu'hôte. Celui-ci, dans l'acte de recevoir et d'honorer le convive, peut alors se montrer publiquement en tant que maître ou maîtresse de maison [*dueña de casa*]. Instaurer la réciprocité dans les circulations au sein de la configuration résidentielle constitue pour Jacinta un geste de reconnaissance qui permettrait de mieux conjuguer la dépendance réciproque avec la liberté et l'autonomie.

SILVIA ET SES SŒURS

Par rapport au cas précédent, celui des Erler F. présente deux différences. En premier lieu, on y observe des inégalités socioéconomiques beaucoup plus marquées au sein de la fratrie et aussi entre certains des enfants et les parents, ce qui s'exprime par une inscription urbaine plus hétérogène entre les maisons concernées. Ici, le nodule de proximité résidentielle est conformé par deux maisons avoisinantes, celle des parents, Mario et Adriana, et celle de la deuxième fille, Silvia, entre lesquels les rapports de face à face sont quotidiens (figure 2, maisons A et B). Ces maisons se trouvent à San Miguel, un arrondissement du centre-sud de la ville, largement occupé par des classes moyennes, notamment par des employés du secteur public et privé et des commerçants indépendants. Les deux autres filles ont connu une certaine ascension sociale et, après être nées et avoir grandi à San Miguel, elles se sont installées après leur mariage dans d'autres zones de la ville, associées à des classes moyennes plus aisées (figure 2, maisons C et D). Comme on le verra, malgré cette distance géographique ces maisons participent aussi de la configuration résidentielle qui gravite autour des deux maisons à San Miguel, ce qui implique un fort travail de mobilité. En deuxième lieu, on verra que la systématique des circulations résidentielles entre ces maisons produit l'effet inverse de celui observé chez les Sabalsa R., puisqu'elle sert à nuancer les inégalités structurelles entre maisons et à produire une certaine égalisation statutaire entre individus.

On « passe » tous les jours

J'ai rencontré Silvia Erler F., puéricultrice de 50 ans, en novembre 2014. Elle habitait avec son mari, administrateur et employé d'entreprise, et ses deux enfants, universitaires, dans la maison qu'ils avaient achetée en 1997. Cette maison faisait partie d'un ensemble fermé de dix-huit maisons mitoyennes, et



Figure 2 – Configuration de maisons des Erler F. en 2014. Source : Élaboration personnelle.

se trouvait à deux maisons de distance de la maison que les parents de Silvia avaient héritée des grands-parents paternels. Deuxième dans une fratrie de trois filles, Silvia était la seule à être restée « à côté » de ses parents après son mariage. Malgré les multiples déménagements de Silvia et son mari avant et après l'achat de leur maison, le couple ne s'est jamais éloigné de plus de 500 mètres de la maison des parents Erler F. Le père, Sergio Erler, 84 ans, était technicien textile et avait exercé différents métiers, finissant par une carrière

de professeur universitaire dans une filière technique. Sa femme, Adriana F., 74 ans, était femme au foyer et avait toujours réalisé des petits boulots à la maison, comme la vente de pâtisseries.

Au cours de l'entretien, Silvia m'a décrit les circulations quotidiennes entre sa maison et celle de ses parents en termes de « passages » [*pasadas*] qui se faisaient dans les deux sens. Cela veut dire qu'il s'agissait de plusieurs visites informelles pendant la journée, souvent courtes, pour lesquels on ne prévient pas, mais que l'on attend, car c'est une habitude bien ancrée. Les uns ont les clés de la maison des autres, du fait que l'on peut rentrer sans sonner. Selon Silvia :

« [Mes parents] viennent déjeuner, ou parfois nous y allons déjeuner. Mais, comme ils sont ici à côté, moi, je passe les voir tous les jours. Je ne sais pas, je passe à cette heure-là un petit moment pour parler avec eux et après je reviens voir comment ils vont. Si je n'y vais pas, ma mère me dit « Qu'est-ce qu'il se passe que tu n'es pas venue? » [...]. Soudain, ils viennent prendre *la once* [le goûter-dîner]. Mais des visites très courtes comme ça [...], ça, il y en a beaucoup. » [E59 2014]

Ces déplacements en forme de « passages » permettent d'entretenir une base très fluide et intense de sociabilité en face à face au quotidien. On avait vu que « déposer les enfants » était la modalité de circulation prédominante entre les maisons des Sabalsa R., laquelle était unidirectionnelle et témoignait d'une dépendance claire des enfants adultes envers la maison parentale. Par rapport à cela, la pratique de « passer » est beaucoup plus symétrique, puisque les déplacements et les échanges associés se font de manière bidirectionnelle.

Entre les trois sœurs Erler F. on observe des écarts en termes de ressources économiques et de prestige social liés aux statuts d'emploi et aux lieux d'habitation respectifs. Eveline, la sœur cadette, administratrice commerciale dans la quarantaine, a développé une carrière ascendante dans la banque et s'est mariée avec un ingénieur issu d'un milieu plus aisé que celui des Erler. La famille d'origine de ce dernier a toujours habité à La Reina, arrondissement concentrant une population de classe moyenne aisée. Il y a quelques années, Eveline et son mari y ont acheté une grande maison à proximité de celle des parents de celui-ci. De son côté, la sœur aînée de Silvia, infirmière de 53 ans, s'est mariée avec un ingénieur en construction et ils ont toujours voulu vivre « hors de la ville », c'est-à-dire dans la périphérie semi-rurale qui l'entoure. Au moment de mon enquête, le couple était propriétaire d'une grande maison à Pirque, zone semi-rurale de la Région Métropolitaine.

Les maisons de Silvia et de ses parents se situent dans une zone moins prestigieuse de la ville, et elles sont plus petites et modestes que celles des deux autres filles. Aussi, les ressources économiques de ces deux familles sont plus réduites, ce qui se reflète par exemple dans le fait que c'est la sœur aînée qui

a payé une partie des frais d'université du fils de Silvia et que très souvent, ce sont les deux sœurs qui ont financé les vacances de la famille de Silvia. Au cours de nos conversations, la question des inégalités socioéconomiques entre les membres de la famille d'origine de Silvia a été souvent mentionnée. Néanmoins, à chaque fois, on y ajoutait immédiatement quelques commentaires pour nuancer l'asymétrie qui venait d'être soulignée. Ce qui m'a paru remarquable à ce sujet est que c'est notamment à travers des remarques sur les modalités de circulation résidentielle entre les maisons concernées que les enquêtés ont relativisé ces inégalités. Trois situations me semblent illustrer particulièrement cette observation. La première concerne les lieux des réunions de famille, la deuxième, la circulation des grands-parents, et la troisième, la circulation des petits-enfants.

« *On va à toutes les maisons* »

En novembre 2014, j'ai rencontré Eveline dans son bureau à la banque où elle était cadre. Lorsque je lui ai demandé comment on vivait dans sa famille l'hétérogénéité socioéconomique entre sœurs, elle m'a répondu de façon tranchante :

« EVELINE : Cela n'est pas un sujet, pas du tout. Du moins pour moi. Jamais dans la famille, on n'a fait une différence sur le fait que toi, tu gagnes plus ou toi, tu gagnes moins, non, jamais. Ou que j'ai la meilleure voiture ou la piscine la plus grande, non, non. [E66 2014]

[Et ensuite, comme pour objectiver ce qu'elle venait d'affirmer, elle a ajouté :]

EVELINE : Et, pour la même raison, ma maison pourrait être plutôt le centre de réunion, car elle est plus proche de San Miguel et de Pirque, elle est plus confortable, plus grande, elle est équipée avec beaucoup de choses. Mais, non. C'est-à-dire, on va à toutes les maisons, à toutes.

MOI : Et comme ça, on reconnaît l'égalité ?

EVELINE : Oui, exactement. » [E 66 2014]

D'un point de vue pratique, il est clair pour Eveline que tout pousse à faire de sa maison le centre de réunion par excellence chez les Erler F. Elle m'a aussi dit que deux femmes de ménage travaillent chez elle, ce qui n'est pas le cas chez ses sœurs ou ses parents. Il est évident qu'elle a plus de ressources matérielles pour accueillir régulièrement la nombreuse parentèle Erler F., laquelle se réunit deux fois par mois environ. « Mais, non ».

Tout comme la remarque de Jacinta – « ma mère ne bouge pas » –, celle d'Eveline – « on va à toutes les maisons » – est révélatrice de l'importance des modes de circulation résidentielle dans le façonnement des asymétries dans la configuration des maisons. Ainsi, l'enjeu symbolique d'assurer un statut égalitaire entre les

Elder F., malgré les fortes asymétries socioéconomiques entre les maisons, est en bonne partie façonné par la « règle » consistant à alterner les lieux des réunions de famille. « On va à toutes les maisons, à toutes », qu'elles soient plus ou moins bien localisées, plus ou moins spacieuses, plus ou moins confortables et équipées. Dans ce jeu d'hospitalité réciproque, les trois sœurs et les parents occupent en alternance le rôle d'hôtes et de convives. À travers cette distribution explicitement égalitaire du régime de visites familiales, chacun honore la maison des autres, ce qui permet de nuancer, sur le plan symbolique, les inégalités existantes sur le plan socioéconomique. Comme toute norme de réciprocité, l'instauration de cette alternance garantit un certain nivellement social.

Selon Eveline, grâce à cela, tout le monde « se sent à l'aise ». Lors des réunions de famille, on ressent le même type de familiarité dans n'importe quelle maison des Erler F. :

« On y passe la journée entière ensemble. On y arrive pour le déjeuner et on s'en va tard le soir. On y fait la sieste, les enfants y font leurs devoirs, ils demandent de l'aide à celui qui sait plus, on y reste la journée entière, ensemble. » [E66 2014]

Des grands-parents qui « bougent »

Les parents Elder F. montrent une disponibilité assez rare parmi les cas observés sur mon terrain à « bouger » de manière fluide entre les maisons de leurs trois filles. Non seulement Adriana et Sergio « passent » quotidiennement chez Silvia, mais aussi, malgré leur âge avancé et quelques problèmes de santé, ils ont l'habitude de se rendre chez leurs deux filles qui n'habitent pas à côté. En parlant un soir autour de la table à manger, je leur ai demandé s'ils avaient une participation plus intense dans la prise en charge des enfants de Silvia que dans celle de leurs autres petits-enfants, puisque ceux-là ont toujours habité près d'eux. Adriana m'a alors répondu :

« ADRIANA : Non, pareil, pareil. La fille aînée habite à Pirque et elle a cinq enfants, alors elle a eu besoin de beaucoup de soutien [...]. Nous, on y va. Ma fille me dit, « regarde maman, toi, quand tu veux venir, tu viens sans problème, il ne faut pas me demander ». Et, alors, mon beau-fils lui dit, « bien sûr, tu l'invites pour que ta mère vienne travailler ! » [rires]. Oui, mais je l'ai toujours soutenue. Et Eveline, c'est pareil, en fait, ce week-end nous, nous allons chez elle.

MOI : Vous y restez quelques jours ?

SERGIO : Oui, nous y restons.

ADRIANA : Par exemple, Eveline vient demain nous chercher.

SERGIO : On aime bien ça, mais notre maison nous manque aussitôt. »

[E67 2014]

Une configuration résidentielle de proximité émerge lorsque les membres des maisons apparentées peuvent établir des rapports face à face au quotidien. Pour réaliser aussi cette coprésence avec les filles qui habitent loin, les parents se déplacent régulièrement chez elles et y séjournent pendant plusieurs jours d'affilée : week-ends prolongés, une ou deux semaines entières. De cette manière, il ne s'agit pas seulement de visites ponctuelles, mais de formes transitoires, mais intenses, de partage du quotidien qui compensent l'impossibilité de la coprésence journalière. Ce faisant, ils ont pu participer activement à la prise en charge de leurs petits-enfants et entretenir des rapports fluides avec leurs filles et beaux-fils, sans pour autant concentrer la sociabilité intergénérationnelle chez eux ou seulement avec Silvia, mais en la distribuant de manière homogène entre les différentes maisons.

La circulation d'Adriana et Sergio entre les maisons des filles a eu d'autres raisons que les réunions de famille ou la prise en charge des petits-enfants. Ils ont dû s'y déplacer aussi à cause de problèmes de santé. Notamment, lorsqu'Adriana a été traitée pour un cancer et que, dans la même période, Sergio s'est fait renverser par une voiture. Cette situation critique, qui aurait pu déstabiliser l'équilibre des circulations au sein de la configuration des maisons, a au contraire contribué à le renforcer. En faisant circuler les parents malades entre les quatre maisons, la prise en charge a été également distribuée en fonction des différentes ressources dont les filles disposaient : expertise médicale, proximité géographique, temps, argent :

« ADRIANA : Quand je suis sortie de l'hôpital [suite à la chirurgie], l'aînée m'a amenée chez elle, car elle est infirmière. On y est partis tous les deux, nous avons fermé la maison ici [...]. Et il y a eu la malchance que Sergio est allé acheter des médicaments à l'hôpital et une voiture l'a renversé.

SERGIO : Je suis devenu pire qu'elle, les deux au lit !

ADRIANA : Là, on a embauché une personne pour qu'elle nous soigne chez ma fille. [...] Mais, lorsque j'ai commencé les chimiothérapies [à l'autre bout de la ville], j'ai dû m'en aller chez Silvia, quoi, et Sergio est resté là-bas, à Pirque. Alors Silvia se couchait avec moi, car c'était terrible [...]. Plus tard, Eveline a dit, ' c'est bon, je prends mes parents, car chez moi, c'est près des chimios [...] '. Mais, lorsque mes cheveux ont commencé à tomber, j'étais chez Eveline et j'ai voulu rentrer chez moi. Car, c'était ma maison, aller à la salle de bain, laisser tout rempli de cheveux. Elle m'a dit, ' bon, si tu veux t'en aller, va-t'en '. Mais, elles venaient tout le temps ici. » [E67 2014]

Alors que les parents Erler F. ont fait preuve de disponibilité pour aller régulièrement chez leurs trois filles et de docilité en acceptant d'être soignés chez elles, ils valorisent en même temps fortement l'intimité du chez eux. Dans une citation précédente, Sergio disait à propos du fait qu'ils allaient partir le

lendemain chez Eveline : « On aime bien ça, mais notre maison nous manque aussitôt ». De même, Adriana a demandé à revenir chez elle quand elle a commencé à perdre ses cheveux à cause de la chimiothérapie, car c'était quelque chose de « trop intime ». On le voit enfin dans ces mots de Sergio à propos de l'éventualité de déménager lorsqu'ils atteindront un âge trop avancé :

« Voyez, je pense que cela on le sait très bien, on en a déjà discuté. Ici, tant que nous pourrons bouger les pieds. Qu'ils nous laissent vivre notre vie. Ici, Adriana est toujours la maîtresse de la maison [*dueña de casa*], c'est sa fonction. Chez un enfant, on peut être très bien, mais ce n'est pas la maison. On peut même être plus gâté ailleurs, mais ce n'est pas sa maison à soi. Et pour moi, tant qu'Adriana sera vivante et capable, les filles pourront aider, peut-être quelqu'un nous soigner, mais chez nous [*en nuestra casa*]. Moi aussi, je veux finir chez moi [et il frappe du poing sur la table]. » [E67 2013]

Sergio souligne le rôle de sa femme en tant que maîtresse de leur maison, ainsi que le droit du couple à rester chez eux jusqu'à leur mort. Il le dit, chez leurs enfants, ils peuvent avoir plus de confort, mais là-bas ce « n'est pas la maison » à soi. On n'y est pas le maître. Cette revendication assez passionnée – qui se termine par un coup de poing sur la table – du statut du couple comme maîtres de leur maison, pourrait paraître contradictoire avec leur docilité à « bouger » chez leurs enfants. Mais il me semble que c'est l'inverse. Le mode de la circulation que les Erler F. ont établi au sein de la configuration résidentielle permet de reconnaître le statut équivalent des maisons qui y participent et de leurs maîtres et maîtresses respectives. Reprenant l'expression de Jacinta, « en bougeant » en toutes directions, les parents Erler F. ont aidé leurs filles à « faire foyer », autant du point de vue pratique que symbolique. Or, en revenant toujours chez eux, ils revendiquent aussi leur propre autonomie, en inscrivant leur maison dans le système réciproque des circulations.

Des petits-enfants qui se partagent

Un dernier type de circulation que j'ai pu observer chez les Erler vient renforcer ce que j'ai montré jusqu'ici : celle des petits-enfants. La prise en charge familiale des petits-enfants n'a pas seulement été assurée par une circulation régulière des grands-parents entre les maisons des filles, ce sont aussi les petits-enfants qui circulent entre les maisons et font des séjours chez leurs grands-parents maternels. Au moment de mon enquête, le troisième fils de la fille aînée habitait depuis un an chez ses grands-parents pendant la semaine, revenant chez ses parents les week-ends. Ce jeune homme de 25 ans avait un handicap cognitif qui l'avait empêché de suivre un parcours éducatif régulier. Malgré cela, il avait réussi à finir le lycée et initié un programme d'études techniques adaptées à son handicap. Comme ses parents habitaient loin, il avait

été décidé qu'il s'installe chez ses grands-parents pour suivre ses cours, comme l'avait fait son frère aîné, avant lui :

« SERGIO : Cela avait commencé déjà avec l'aîné. Il est venu ici pour finir sa dernière année de licence. Il a fini l'année dernière, et maintenant il y a ce gamin-là. » [E67 2013]

Au-delà de la question pratique liée à la proximité géographique avec l'université, dans le cas de ce deuxième petit-fils, un autre élément a joué. Comme souligné par Eveline, la décision d'envoyer son neveu vivre chez ses grands-parents a été influencée par l'autorité et l'emprise que son grand-père a sur lui :

« Là-bas, ils sont cinq enfants, et ma sœur n'a pas les moyens de poser les règles. Et mon neveu a besoin de règles, il a besoin d'un itinéraire. Mon père est très strict, très carré, alors les choses doivent rester là, la cuillère ici, et figure-toi qu'il arrive à baisser les révolutions de ce gamin. Il a besoin de routine. Car lui, il est très agité. Il s'en va [chez les grands-parents] du lundi au vendredi et le vendredi, il revient. Pour mon père, c'est une manière d'alléger un peu la croix [de sa fille aînée]. » [E 66 2014]

La maison des grands-parents est vue ainsi comme une maison « gouvernée » par ses propres règles, dont la routine est structurée sous l'autorité « très stricte » et « carrée » du grand-père. D'après ses filles, Sergio est capable d'offrir à son petit-fils l'« itinéraire » et la « routine » qu'il n'a pas chez lui. Plus globalement, si la maison des grands-parents reste une référence importante pour les petits-enfants, à la différence des Sabalsa R., la circulation de ceux-ci ne suit pas une logique centripète et un sens presque unidirectionnel. Au contraire, les petits-enfants Erler F. se déplacent beaucoup aussi chez leurs tantes, autant ou plus souvent que chez leurs grands-parents. Selon Eveline :

« EVELINE : C'est très fort [le lien] entre cousins. Ils vont dormir [chez les autres].

MOI : Il y a beaucoup de circulation des enfants ?

EVELINE : Oui. ' Donne-les moi [*pásamelos a mí*] ! ', ' amène-moi celui-ci ! ', ' Dis à untel qu'il vient rester chez moi ! '. Oui, il y a énormément de circulation. Mes filles, quand elles sont en vacances et elles veulent aller en centre-ville acheter des vêtements pas chers, elles s'en vont chez Silvia, ou chez ma mère, il y a beaucoup de circulation des gamins, c'est vrai. » [E 66 2014]

En définitive, chez les Erler F. le travail d'équilibrage des circulations résidentielles dans différentes dimensions de la vie familiale est explicitement interprété par mes interlocuteurs comme performateur d'égalité en termes de

reconnaissance, dignité et autonomie des membres adultes, malgré les asymétries et dépendances en termes de conditions démographiques et socioéconomiques. Par une intense circulation de « tous chez tous », chacun reconnaît la valeur de la maison des autres en tant que « foyer » à titre propre, en même temps que s'affirme l'interdépendance mutuelle.

CONCLUSIONS

L'analyse ci-dessus visait à explorer les rapports entre circulation, reconnaissance et hospitalité au sein de deux configurations de maisons étudiées à Santiago. Pour cela, j'ai mis en avant les processus d'interprétation indigènes pour lesquels les déplacements des individus ne constituent pas seulement des faits, mais des gestes qui activent un langage de reconnaissance entre membres de maisons distinctes et interdépendantes. Cet exercice cherche à dépasser la tendance dominante dans la littérature où les circulations résidentielles entre parents en milieu urbain sont abordées sous une logique de recensement, et dont l'explication est renvoyée à des causes purement structurelles, notamment de type démographique, socioéconomique et urbain.

Au moment de raconter les pratiques de circulation dans leur quotidien, il semble que d'autres enjeux s'y jouent pour mes interlocuteurs. Dédoublées au niveau symbolique, les circulations acquièrent une certaine autonomie par rapport aux déterminants structurels, ce que j'ai cherché à montrer dans l'analyse des deux cas ethnographiques, considérés pour ce faire comme des idéaux-types opposés. Dans le premier cas, issu d'un milieu très aisé de la ville, alors que les maisons participant à la configuration sont dans une relation relativement symétrique en termes socioéconomiques, on observe une organisation fortement centripète et asymétrique des circulations résidentielles, dont la modalité prédominante est celle de « déposer » les petits-enfants chez la grand-mère maternelle. En tant que fille adulte, Jacinta interprète le geste de sa mère de « ne pas bouger » de chez elle comme un manque de reconnaissance d'elle-même comme maîtresse d'un « foyer », c'est-à-dire d'une maison à titre propre où se forgent aussi des liens forts de parenté, et non plus seulement comme une habitation annexée à la maison parentale, seul lieu de la configuration à être reconnu comme « foyer ». Dans l'acte de « bouger » ou de « ne pas bouger » se joue ainsi le façonnement quotidien des rapports de dépendance et des marges d'autonomie entre les membres adultes d'un groupe trigénérationnel de parenté pratique.

Le deuxième cas, issu des classes moyennes ascendantes de la ville, présente des conditions structurelles bien moins égalitaires entre les maisons concernées, notamment entre les trois sœurs. Néanmoins, ces inégalités de base sont nuancées par un travail conscient de symétrisation des « visites » et « passages », permettant d'égaliser, au niveau symbolique, le statut des maisons et,

par ce biais, des individus apparentés. L'institution d'une règle pratique des circulations selon laquelle « l'on va à toutes les maisons » témoigne de l'importance des mobilités résidentielles quotidiennes dans la constitution des modes de gouvernement au sein des configurations de maisons étudiées.

On a observé ainsi deux modalités très différentes de mise en place de la systématique des mouvements (Comerford 2014) entre maisons interdépendantes, au moyen desquelles se joue la reconnaissance réciproque (Ricoeur 2009), et se structurent les degrés d'asymétrie et les marges d'autonomie entre les membres adultes d'une configuration résidentielle. Si les inégalités structurelles entre maisons coparticipantes – en termes démographiques, économiques, urbains – conditionnent l'horizon du possible des mobilités résidentielles, elles peuvent aussi être partiellement contournées, renforcées, inversées ou nuancées sur le plan symbolique que ces mêmes circulations activent.

Loin d'être seulement des « faits » dérivés d'impératifs pragmatiques ou des conditions structurelles de vie, les circulations résidentielles constituent pour les individus des « gestes » ouverts à l'interprétation. Là, se joue la reconnaissance de chacun des membres adultes d'un groupe de parenté quasi-corésident en tant que maîtres et maîtresses de leur maison (L'Estoile 2015), et de leur maison comme foyer-feu où la parenté se fait corps (Carsten 2004). Au sein des rapports intenses de mutualité (Sahlins 2011) et d'interdépendance pratique, les mouvements quotidiens d'une maison à l'autre participent de l'infinité de gestes par lesquels ces individus se confirment ou se déniaient continuellement entre eux des marges de liberté et d'agencement, de maîtrise sur soi et sur les siens.

BIBLIOGRAPHIE

- BEAUD, Stéphane, et Florence WEBER, 2010, *Guide de l'Enquête de Terrain : Produire et Analyser des Données Ethnographiques*. Paris, La Découverte.
- BENDER, Donald R., 1967, "A refinement of the concept of household: families, co-residence, and domestic functions", *American Anthropologist*, 69 (5): 493-504.
- BONVALET, Catherine, 2003, « La famille-entourage locale », *Population*, 58 (1) : 9-43.
- BOUDOU, Benjamin, 2012, « Éléments pour une anthropologie politique de l'hospitalité », *Revue du MAUSS*, 40 (2) : 267-284.
- BOURDIEU, Pierre, 1993, « A propos de la famille comme catégorie réalisée », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 100 : 32-36.
- CANDEA, Matei, et Giovanni da COL, 2012, "The return to hospitality", *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 18 (s. 1.) : S1-S19.
- CARSTEN, Janet, 2004, "The substance of kinship and the heat of the hearth: feeding, personhood, and relatedness among Malays in Pulau Langkawi", dans Robert Parkin et Linda Stone (dirs.), *Kinship and Family: An Anthropological Reader*. Malden, MA, Blackwell Publishing, 309-327.
- CARSTEN, Janet, et Stephen HUGH-JONES (dirs.), 1995, *About the House: Lévi-Strauss and Beyond*. Cambridge, Cambridge University Press.
- COMERFORD, John, 2014, "Vigiar e narrar: sobre formas de observação, narração e julgamento de movimentações", *Revista de Antropologia*, 57 (2): 107-142.
- COSACOV, Natalia, 2017, "El papel de la familia en la inscripción territorial: exploraciones a partir de un estudio de hogares de clase media en el barrio de Caballito, Buenos Aires", *Población & Sociedad*, 24 (1): 35-65.
- CRENNER, Emmanuelle, Jean-Hugues DÉCHAUX, et Nicolas HERPIN, 2000, « Le lien de germanité à l'âge adulte : une approche par l'étude des fréquentations », *Revue Française de Sociologie*, 41 (2) : 211-239.
- DALMASO, Flávia, 2018, "Heranças de família: terras, pessoas e espíritos no sul do Haiti", *Mana*, 24 (3) : 96-123.
- DÉCHAUX, Jean-Hugues, 2012, « La place des frères et sœurs dans la parenté au cours de la vie adulte », *Informations Sociales*, 173 : 103-112.
- DUREAU, Françoise, Matthieu GIROUD, et Jean-Pierre LÉVY, 2016, *L'Observation des Mobilités Quotidiennes*. Paris, Armand Colin.
- ELIAS, Norbert, 1991, *La Société des Individus*. Paris, Fayard.
- FIRTH, Raymond, Jane HUBERT, et Anthony FORGE, 1970, *Families and their Relatives: Kinship in a Middle-Class Sector of London*. Londres, Humanities Press.
- GOLLAC, Sibylle, 2003, « Maisonnée et cause commune : une prise en charge familiale », dans *Charges de Famille : Dépendance et Parenté dans la France Contemporaine*. Paris, La Découverte, 274-311.
- GÚBER, Rosana, 2001, *La Etnografía: Método, Campo y Reflexividad*. Bogotá, Grupo Editorial Norma.
- GUEDES, André D., 2014, "Fever, movements, passions and dead cities in Northern Goiás", *Vivrant*, 11 (1) : 56-95.
- INGOLD, Tim, 2000, *The Perception of the Environment: Essays on Livelihood, Dwelling and Skill*. Londres, Routledge.
- LASLETT, Peter, 1972, "Introduction: the history of the family", dans *Household and Family in Past Times*. Cambridge, Cambridge University Press, 1-73.

- LEOPOLD, Thomas, 2012, “The legacy of leaving home: long-term effects of coresidence on parent-child relationships”, *Journal of Marriage and Family*, 74 (3) : 399-412.
- L'ESTOILE, Benoît de, 2015, “Oikonomia or governing the house: state policies, domestic practices and ‘the good life’ in Northeastern Brazil”, OIKOS seminaire, 14-16 mai 2015, Princeton University (document non publié).
- LOMNITZ, Larissa Adler, 1977, *Networks and Marginality: Life in a Mexican Shantytown*. New York, Academic Press.
- LOMNITZ, Larissa Adler, et Marisol P. LIZAU, 1986, “La gran familia como unidad básica de solidaridad en México”, *Anuario Jurídico XIII: Primer Congreso Interdisciplinario sobre la Familia Mexicana*, 147-164.
- MARCELIN, Louis Herns, 1999, « A linguagem da casa entre os negros no Recôncavo Baiano », *Mana*, 5 (2) : 3160.
- MOTTA, Eugênia, 2014, “Houses and economy in the favela”, *Vivrant*, 11 (1): 118-158.
- PARSONS, Talcott, et Robert F. BALES, 1955, *Family, Socialization and Interaction Process*. Glencoe, IL, Free Press.
- PFIRSCH, Thomas, 2009, « Proximité familiale et organisation résidentielle de la parentèle dans les élites d’une ville d’Europe du Sud : l’exemple de Naples », *Journal of Urban Research*, numéro spécial 1, disponible en <https://journals.openedition.org/articulo/1052> (dernière consultation octobre 2020).
- PINA-CABRAL, João de, 2014, “Agnatas, vizinhos e amigos: variantes da vicinalidade em África, Europa e América”, *Revista de Antropologia*, 57 (2): 23-46.
- PITT-RIVERS, Julian, 2012, “The law of hospitality”, *HAU: Journal of Ethnographic Theory*, 2 (1): 501-517.
- PIZARRO, Cynthia, 2014, “La entrevista etnográfica como práctica discursiva: análisis de caso sobre las pistas meta-discursivas y la emergencia de categorías nativas”, *Revista de Antropologia*, 57 (1): 461-496.
- RICCEUR, Paul, 2009, *Parcours de la Reconnaissance : Trois Etudes*. Paris, Gallimard.
- RUGGLES, Steven, 2007, “The decline of intergenerational coresidence in the United States, 1850 to 2000”, *American Sociological Review*, 72 (6): 964-989.
- SAHLINS, Marshall, 2011, “What kinship is (part one)”, *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 17 (1): 2-19.
- WEBER, Florence, 2005, *Le Sang, le Nom, le Quotidien : Une Sociologie de la Parenté Pratique*. Paris, Aux Lieux d’Être.
- WIDMER, Eric D., et Riitta JALLINOJA (dirs.), 2008, *Beyond the Nuclear Family: Families in a Configurational Perspective*. New York, Peter Lang.
- WILLMOTT, Peter, et Michael YOUNG, 1957, *Family and Kinship in East London*. Londres, Routledge and Kegan Paul.
- YANAGISAKO, Sylvia Junko, 1979, “Family and household: the analysis of domestic groups”, *Annual Review of Anthropology*, 8 : 161-205.